

Verbundkatalog Kalliope

**In: La Revue Nouvelle. Jg. 3, Nr. 33/34, Aug.-Sept.1927, S.
31-55**

Le Cinquième Enfant. V-X.

Mann, Klaus

August-September

Nutzungsbedingungen

Bei zahlreichen Dokumenten auf monacensia-digital.de sind die Urheberrechte bereits abgelaufen. Sie sind gemeinfrei und dürfen ohne weitere Rücksprache mit der Monacensia weiterverwendet werden.

Bei den Dokumenten, bei denen noch Urheberrechte bestehen, müssen für eine Weiterverwendung stets die Rechteinhaber*innen angefragt werden sowie eine Publikationsgenehmigung der Monacensia eingeholt werden. Das Zitatrecht bleibt hiervon unberührt.

Zur Erteilung einer Publikationserlaubnis wenden Sie sich bitte an:

Monacensia im Hildebrandhaus
Literaturarchiv
Adresse: Maria-Theresia-Straße 23, 81675 München
E-Mail: monacensia.literaturarchiv@muenchen.de

Terms of use

The copyrights for numerous documents on monacensia-digital.de have already expired. They are in the public domain and may be reused without further consultation with Monacensia. In the case of documents for which copyrights still exist, the copyright holders must always be contacted for further use and publication permission must be obtained from the Monacensia. The right to quote under copyright law remains unaffected by this. To obtain permission for publication, please contact:

Monacensia im Hildebrandhaus:
Literaturarchiv
Address: Maria-Theresia-Straße 23, 81675 München
E-Mail: monacensia.literaturarchiv@muenchen.de

LE CINQUIÈME ENFANT (1)

V

Cet amour et ce grand désir croissaient de plus en plus dans le cœur de Christiane. Cependant, loin de devenir inquiète, violente, passionnée et d'avoir les yeux fiévreux, elle était plus calme, plus silencieuse et plus patiente que jamais. Elle était presque devenue une bête, mais on n'aurait pu dire laquelle. Tout comme une bête blanche assoupie et heureuse, elle se promenait dans le jardin, le regard paisible. Parfois, elle s'arrêtait, dressant la tête, levant les bras et s'étirait de joie simplement parcequ'elle l'aimait. Elle pensait si intensément à Till que ce nom semblait prendre corps et flotter dans le ciel comme une couleur.

Après être restée seule tout le jour, il lui semblait, le soir, à l'heure du crépuscule, qu'elle avait appris dans la journée à l'aimer plus encore. Le matin, son amour était comme un pétillant feu de paille sans chaleur et vite éteint. Mais maintenant, prenant plus de poids et de consistance, il grandissait de plus en plus.

Ses enfants, elle les ignorait presque. Quand elle les voyait jouer dans quelque coin du jardin, ils lui paraissaient étrangers et laids, des créatures importunes et chétives. Les enfants s'en rendaient compte et l'évitaient avec crainte. Pendant les repas, leurs yeux examinaient timidement le nouveau visage de leur mère. Ils ne connaissaient pas cette bouche ouverte. Ce visage engourdi et béat les effrayait. Le visage grave, au sourire inerte, de Maman qui se penchait sur l'assiette, ses mains blanches et un peu grandes qui se servaient du couteau et de

(1). — Voir *La Revue Nouvelle* de Mai et Juin-Juillet 1927.

la fourchette avec des gestes mous et indifférents avaient quelque chose qui les attirait et les repoussait en même temps.

Christiane ne faisait plus attention à ses quatre enfants. Elle n'était pas mère maintenant. Tout son corps et toute son âme ne s'apprêtaient plus qu'à recevoir le cinquième enfant.

En même temps que grandissait en elle son désir pour Till, elle sentait le grand besoin de prier qu'elle avait toujours eu. Le rosaire entre ses doigts, elle parlait avec Dieu des heures durant. Et, dans son cœur, elle ne doutait pas une seconde que l'attente de cette volupté ne la trouvât plus près que jamais de la miséricorde et de la toute-puissance de Dieu.

Elle embrassa Till sur la terrasse, après le diner, alors que les enfants venaient à peine de se retirer. Till était encore à table, silencieux, les mains au menton. Elle sentit que l'heure était arrivée. Elle s'approcha de lui et l'entoura de ses bras. Elle ferma les yeux, et elle éprouva de nouveau une profonde angoisse à la pensée de ce regard qu'elle n'avait jamais pu comprendre. Elle savait maintenant encore que ce regard serait dur et inexplicable.

Lorsqu'elle posa sa bouche sur la sienne, les lèvres de Till étaient sèches et restèrent obstinément closes. Mais Christiane, frissonnant de bonheur, goûta l'âpre saveur de cette bouche. Finalement, celle-ci céda, ses lèvres fortement serrées s'entrouvrirent. Il ferma aussi les yeux, et maintenant Christiane sentait les mains de Till se poser sur elle. Son bonheur était si grand qu'elle aurait voulu pleurer contre sa bouche.

Mais elle se sentit aussitôt repoussée. De tout son corps, Till la rejeta et, s'éloignant d'elle, recula jusqu'à ce que ses mains pussent se cramponner à la balustrade. Son corps, dans l'attitude de la fuite, était tellement tendu, qu'il avait plutôt l'air de vouloir de nouveau se pencher vers elle. Il se tenait là, devant l'obscurité du jardin, comme s'il voulait se jeter dans la nuit pour fuir Christiane. Mais à elle, il lui semblait qu'il sortait de la nuit pour aller à sa rencontre.

Elle alla ainsi vers lui, dans la plus profonde humilité, ne s'épargnant aucune hardiesse. Elle rencontra dans le silence, son regard effrayé et immense. Se tenant tout près de lui, elle lui demanda naïvement et timidement, et en même temps sûre d'elle-même, comme si cela ne pouvait en être autrement : « Viens avec moi maintenant. »

Elle monta à pas lents l'escalier, la tête lourdement penchée, les bras pendants. Lui, la suivait, comme si quelque chose l'obligeait à la suivre, mais il la suivait tout rempli de crainte. Lui aussi, montait la tête penchée, mais serrant les dents, alors que les lèvres à elle s'entrouvraient pour sourire.

Elle était assise au bord du lit et, sans se hâter, se déshabillait. Encadrés de cuir, les photographies des enfants se trouvaient sur la table de nuit. Au dessus du lit, était suspendu le masque mortuaire du mari au grand nez, à la bouche inexorable, au front étincelant et pur.

L'amant se tenait debout au milieu de la chambre. La nuit claire entraît par la fenêtre ouverte du balcon et il se tenait là dans la lumière bleuâtre, nu comme dans l'eau. Il s'étirait en frissonnant de froid. Son corps était très maigre, et l'on pouvait voir ses os. Les muscles des genoux jouaient en tremblant. Ses pieds, côte à côte, gelaient sur le tapis.

Mais elle, au lit, n'osait plus le regarder. Elle fermait les yeux. Une idée lui venait qu'elle n'osait pas retenir et dont la grande douceur la faisait tressaillir. D'où venait-il ? Ne le reconnaissait-elle donc pas l'ange qui lui apportait dans sa demeure l'inquiétude ? Dans ce cas, elle s'appellerait Marie et attendrait la Conception.

Lentement, il alla vers le lit, simplement pour y trouver de la chaleur. Ce n'est qu'alors qu'elle contempla son visage. Son regard était encore, comme toujours, dur. Mais autour de sa bouche entr'ouverte, il y avait maintenant un sourire plus tendre. Elle prenait ses deux mains. Elle ne savait pas si elles étaient brûlantes de chaleur ou toutes froides. Elle sentait seulement qu'elles tremblaient.

Voici qu'à présent un autre sentiment croissait de plus en plus en elle, sentiment qui avait déjà existé, mais qui

aujourd'hui prenait conscience tendrement et violemment. Il s'étendait plus profond et semblait plus émouvant que le simple désir pour Till.

Une grande pitié pour son corps remplissait le cœur de Christiane. Une pitié si grande qu'elle menaçait de lui rompre le cœur. *Parce que son cœur était là dans la nuit.* Parce que ses épaules étaient ainsi et parce qu'il croisait sur sa poitrine ses bras maigres qui tremblaient, et parce qu'ainsi étaient ses genoux adorés, son front sur lequel pendaient ses cheveux courts et mouillés par la sueur. Elle aurait pu pleurer sur tout cela. Tout cela, c'était son corps. Il avait eu tout cela en don. Ce corps devait vivre, résister, avoir froid, désirer, se réjouir, tout cela c'était son corps vivant, la seule chose qu'il possédait. Il fallait que ce corps se trouvât là, dans la nuit.

Rien, au milieu de cette Terre en deuil, ne pouvait lui paraître plus triste que cela. N'importe quel deuil dont on aurait pu dire quelque chose était une création du cerveau, était explicable et, par conséquent, sans importance. Mais cet autre deuil, ce *Deuil-Corps* était, au-delà de la petite compréhension humaine, inexplicable et grand.

La tendresse avec laquelle elle caressait le corps de Till était pleine de cette pitié. Accroupie sur le lit, à moitié dressée, elle posait ses mains sur les hanches de Till. « Viens à moi », lui demanda-t-elle élevant son regard jusqu'à lui. Mais il secoua simplement la tête.

Deux fois encore, elle lui demanda de venir se réchauffer et de ne pas s'entêter à trembler ainsi. La troisième fois, il céda et elle l'attira à elle.

Et après qu'elle l'eût enroulé dans les couvertures, enveloppé jusqu'à la tête dans les couvertures toutes chaudes, elle le trouva plus admirable que jamais. « Est-ce que tu es bien maintenant ? ne cessait-elle de lui demander. Est-ce que tu n'as plus froid maintenant ? »

Alors, il tourna son visage vers elle et dans son regard il y avait une immense ferveur comme s'il avait attendu cette heure depuis des années.

Bien plus tard, alors que, depuis longtemps, il s'était endormi à ses côtés, elle, était encore éveillée. La tête sur ses bras, elle caressait de nouveau son corps, mais cette fois-ci du regard seulement. Avec une ardeur énivrante, elle n'oublia pas la moindre parcelle de ce corps.

Il lui semblait qu'elle avait maintenant une petite pensée qui lui paraissait belle et digne d'être retenue. « Il y a deux genres de vie, pensa-t-elle lentement : la vie mouvementée et la vie calme. Il y a deux espèces de nostalgie : la nostalgie active et la nostalgie passive. Quand la vie calme et la vie mouvementée célèbrent leur mariage, ça c'est la conception. »

Elle souriait, heureuse d'elle-même, parce qu'une idée intelligente lui était venue. Et pourtant, elle s'était toujours crue bête. Riant de bonheur, elle s'allongea dans le lit.

Plusieurs nuits d'amour avec son mari lui furent tout à coup présentes. Penché sur elle, elle voyait ce grand visage dont elle avait presque peur, ses yeux rieurs et étincelants, son nez énorme, sa bouche sévère, qui rendait régulièrement hommage à sa beauté. Dans ces longues nuits presque pénibles, l'esprit agité de son mari se jetait sur sa propre apathie à elle.

A présent elle s'inclinait sans cesse sur le visage adoré du jeune étranger qui dormait.

Mais lequel des deux avait-elle connu le moins ? Toute seule à ses côtés, elle tremblait dans la fraîcheur du matin.

Au dessus d'elle, le masque du mari avec autour de sa bouche une profonde sérénité, rêvait dans l'aube.

VI

Le lendemain, Till arriva lorsque Christiane était assise devant le miroir, les cheveux dénoués. Il portait un manteau de voyage gris à carreaux, un foulard léger en soie bleue autour du cou, et tenait à la main une petite valise en cuir jaune. « Je viens seulement faire mes adieux », dit-il et il resta debout à la porte. Elle ne se retourna pas. Elle regardait fixement son visage dans la glace. Il était

debout près de la porte, tout tranquillement, sa valise à la main. Etonnée, elle demanda : « Comment ? As-tu des nouvelles de ton frère ? — Non, répondit-il. Mais il faut que je parte. » Christiane ne bougeait pas, ne poussait pas un cri et ne pouvait pas pleurer. Au bout d'un long moment, tandis qu'elle était assise inerte comme une pierre, elle demanda à voix basse : « Ne puis-je t'accompagner ? » Là dessus, elle le vit sourire dans la glace. Elle vit son visage clair ressortant sur le foulard bleu-foncé, les yeux au regard solitaire et grandement ouverts, surmontés de sourcils noirs et arqués qui tiraient vers le haut, ce qui faisait plisser légèrement le front et autour de la bouche ce sourire triste, anxieux et aimable. Elle voyait qu'il venait vers elle par derrière. Maintenant, il était là, derrière sa chaise. S'inclinerait-il et l'embrasserait-il ? Mais il se contenta de caresser ses longs cheveux merveilleux. Il les faisait couler entre ses doigts d'un mouvement rapide, mais tendre. Elle se retourna et le regarda en face. En face, elle lui dit : « Je ne comprendrai jamais pourquoi tu fais cela. » Mais elle le dit faiblement et presque sans expression, malgré elle et à voix basse, comme un mensonge. Aussi, ne répondit-il rien. Avec ce regard mystérieux et bestial, il était déjà loin d'elle. « Oui, je dois partir », dit-il, et ses cheveux glissèrent d'entre ses doigts.

Il alla dans la salle d'études où les enfants avaient leur leçon avec le professeur Burckhardt pour leur dire, à eux aussi, adieu. Les enfants se mirent tous les quatre sur un rang en face de lui. Pendant longtemps, ils eurent de la peine à comprendre qu'il voulait partir. Mais quand ils l'eurent compris, leurs yeux se remplirent de larmes. « Mais nous nous reverrons, dit-il en consolant ses amis. Bientôt, vous serez grands et nous nous retrouverons dans les grandes villes. » Ils acquiescèrent et se réjouirent à cette pensée. Il leur tendit à tous la main. Mais, devant Heiner, il s'inclina davantage et l'embrassa sur le front. Heiner riait de joie tandis qu'il avait à lutter encore avec ses larmes. Sa bouche avait une contraction touchante, ses yeux irradiaient de contentement, quoique sur ses joues coulissent déjà de grosses larmes.

Pour accompagner Till à la gare, Maman portait une

robe de voyage grise qu'elle ne mettait que rarement. Cette robe était distinguée, mais pas très moderne, d'une étoffe fine et souple, longue et large. Le chapeau gris était haut et étrange. Le visage de Christiane était tout à fait sans couleur, blanc et transparent comme s'il eût été d'une substance précieuse et rare, où les yeux brillaient presque noirs, étrangement assombris sous le front blanc. Ils firent ce chemin par les prairies lentement et silencieusement. Till avait d'ailleurs apporté sa valise. La route ne fut pas longue. Ils tournèrent par la rue principale et la petite gare fut devant eux. Ils durent ensuite attendre sur le quai, debout l'un près de l'autre, le train qui ne devait arriver seulement que dans quelques minutes. Qu'auraient-ils à se communiquer ? Ils n'avaient plus aucun mot à se dire, plus aucune parole à échanger. Ils savaient à la fois trop et trop peu de choses : il aurait été insensé de se mettre à parler. La parole était insuffisante et vulgaire.

Des paysannes s'activaient autour d'eux. Des femmes portaient des paniers d'œufs. On chargeait même des veaux. Des employés du chemin de fer se donnaient de l'importance. Il y avait des disputes. Un gros monsieur, tout agité, proférait des menaces. Christiane ne pouvait plus attendre l'arrivée du train. Elle comptait impatiemment chaque seconde et en même temps elle tremblait de peur à la pensée qu'il devait vraiment venir. Au fond, elle ne croyait pas que ce fut possible : un miracle se produisait, le train déraillait, il y avait beaucoup de morts, mais lui n'était pas parti. Il y avait des cadavres par terre. Il devait rester. Il restait.

Mais voici que le train était déjà là. Puant et noir, il remplissait la petite gare de ses grondements, de ses sifflements et de la vapeur qu'il crachait. Le chef de train poussait des grands cris : « Deux minutes d'arrêt. » Il hurlait toujours et aux fenêtres des compartiments se montraient des visages ternes et blasés. Ils se moquaient de la petite gare.

Till s'inclina furtivement sur la main de Christiane comme il l'avait fait, pour la première fois, sur la véranda. Il se redressa et de nouveau il regarda de son côté dans le lointain. Il courut au train. Sa hâte était grande. Voici

que son visage apparut à la fenêtre près d'un autre visage étranger.

Comme le train se mettait en mouvement, Christiane cria et fit deux ou trois pas le long du train en marche. « Ne puis-je pas venir avec toi ? Je suis en costume de voyage. » Et avec un grand geste désespéré, elle montrait son costume de voyage démodé. Elle avait mis ce tailleur dont elle ne se servait qu'en voyage, ce costume vieux, mais à peine usé, afin d'être prête s'il lui avait demandé de l'accompagner. Mais à présent ce secret était à son tour livré. Répondit-il encore quelque chose ? Son dernier mot fut emporté par le bruit du train en marche. Mais d'un dernier regard noir et démesurément concentré, elle entoura définitivement ce visage qui s'évanouissait.

Le train disparut au premier tournant. La petite gare était vide à nouveau.

Comment bouger maintenant ? Comment regagner la maison maintenant ?

* *

Elle arriva chez elle sans savoir comment. N'avait-elle pas trébuché dans la rue ? Des gamins ne s'étaient-ils pas moqués d'elles ? Des paysannes ne l'avaient-elles pas montré du doigt ? Comment était-elle passée auprès de ses propres enfants qui l'attendaient au jardin et que leur avait-elle dit ? Elle était maintenant dans sa chambre et elle ferma lentement les volets. Pas de lumière à présent. Ne rien voir. Ne pas bouger. Rester assise dans l'obscurité.

Elle implorait les larmes comme une grâce, mais les larmes ne venaient pas. Elle restait assise dans la chambre obscure et laissait passer les heures. On aurait dit une lourde poupée assise au milieu de la chambre. Mais personne n'osait venir à elle, personne n'ouvrait sa porte. Le temps passait sans qu'elle s'en rendit compte. Sa douleur engloutissait le temps et était plus forte que lui. Sa douleur était plus forte que tout. Toute chose était faite de douleur. Elle était assise et souffrait. Cette souffrance était à elle seule sa vie. Chaque souffle était souffrance. Le néant était calme et bon, pensait-elle avec effort. Voici que quelque chose remuait. Il y eut des contractions dou-

loureuses. Des larmes tombaient dans le néant. Dieu pleurait dans sa solitude. Le néant recevait les songes de Dieu comme la femme la semence de l'Homme, et cela donnait le jour à la vie. Toute vie est inconsolable. Toute vie est vraiment inconsolable. En vertu de quelle malédiction, doivent-ils expier ceux qui sont condamnés à la vie ? Elle ne bougeait pas, elle n'avait pas faim, elle était assise et souffrait.

La journée passa. Tard dans la nuit, elle se leva de sa chaise, alla vers la fenêtre et ouvrit les volets. Elle s'inclina vers la nuit chaude. L'obscurité animée et tiède s'avavançait vers elle après avoir été dans la chambre si opprimante et si suffocante. Voici que quelque chose se détachait d'elle. Elle leva les mains vers la nuit, vers l'obscurité, comme pour y puiser une consolation, quand elle sentit le vent effleurer son visage et seulement alors elle commença de pleurer. Elle murmura aussi pour la première fois le nom de Till, elle le murmura dans la nuit en pleurant.

Elle retourna à sa chaise, et toujours pleurant, s'assit et s'endormit peu après.

Elle rêva de Till. Ce fut un rêve court, mais fantastique. Elle voyait Till escalader avec peine et en haletant une montagne, mais il avançait rapidement. Il était vêtu comme un jeune ouvrier prolétaire dans le besoin. Des haillons gris pendaient autour de lui à travers lesquels brillait la brune maigreur de son corps. Il portait un grand casque en argent, un grand casque étincelant de soldat qui lui couvrait presque les yeux. Il était pieds nus. Ses pieds saignaient déjà. Il courait parmi les pierres et les épines. Qui étaient ces petites formes qui le suivaient ? C'étaient Renée, Heiner, Fridolin et petite Lise. Ils portaient tous les quatre les déguisements avec lesquels ils avaient tellement effrayé leur mère. La montagne était haute. Qui pouvait lui faire signe d'en haut ? D'autres enfants encore se joignirent à ce groupe, des enfants nus et des enfants en haillons multicolores. Till, le guide, ne se retournait pas vers eux. Il courait sans arrêt, les pieds sanglants et le casque luisant. Derrière lui, les enfants se faisaient toujours plus nombreux : des garçons nus, les

cheveux ébouriffés et des petites filles en tabliers de couleur. Des milliers d'enfants, des milliers d'enfants courant, criant, tendus et maigres. Christiane désirait voir le but vers lequel il les conduisait. Elle ne voyait point ce but qui lui restait caché. Elle entendait seulement les cris de joie avec lesquels les enfants y couraient. Till se retourna et s'arrêta en face de la troupe d'enfants qui criaient. Il arracha son casque et les regarda. Il était le Duc des enfants. Il évaluait leur troupe de ses yeux grands ouverts et brillants. Il se détourna ensuite et continua à courir.

*
*
*

Ainsi passèrent les jours et les semaines. Christiane reprit ses promenades avec ses enfants. Elle tenait conseil avec Afra dans la cuisine. On pouvait certes remarquer le regard étrange et absent qu'elle avait maintenant, sa manière lourde de marcher, et son sourire doux et lointain.

L'été se fit plus chaud que n'importe quel autre été. Les routes poussiéreuses brûlaient, la terre était crevassée et grise. Les arbres périssaient de soif. Durs, secs et fatigués, ils étaient là dans l'ardeur bleue de ces dernières semaines. Le jardin était silencieux. On n'entendait que le bruit des nageurs qui provenait du « Klammer-Werher ». Les enfants, eux aussi, étaient allés se baigner. Christiane était assise seule dans la chaleur.

Elle savait déjà qu'elle était enceinte. Et de même qu'elle n'en éprouvait aucune joie, de même depuis longtemps elle n'était plus capable de ressentir de nouvelles douleurs. Elle accepta cela avec hébétude et presque inconsciemment.

L'été bourdonnait autour d'elle. L'air vibrait tout bleu. Des insectes couraient paresseusement sur l'herbe. Les soleils soutenaient leur tête avec peine. Dehors, un vieux paysan marchait courbé et las. « Qu'un autre enfant vienne au monde, pensait Christiane avec ennui, qu'un de plus porte les souffrances de la terre, cela n'y changera rien ! »

Son frère viendrait peut-être bientôt. Elle lui avait écrit qu'elle avait besoin de lui.

VII

Avant que les enfants aient su comment, le frère de Maman, Gaston, était brusquement arrivé. Elle semblait l'avoir attendu depuis longtemps, mais n'en avait jamais parlé. Quand ils se saluèrent à la gare, elle devint pâle de joie. « Te voici enfin ! » dit-elle seulement, mais en soupirant, comme si quelqu'un qu'elle désirait voir depuis longtemps se fût trouvé là.

Les enfants regardaient timidement et avec quelque crainte ce jeune oncle qu'ils connaissaient à peine. Il était plus beau qu'aucun autre homme. Ils n'avaient jamais vu d'homme si beau. Il était, dans son genre, beaucoup, beaucoup plus beau que Maman elle-même. Il avait, sur son visage, des couleurs différentes des autres hommes, surtout autour des yeux, mais aussi le rouge sombre de sa bouche sérieuse était-il d'une beauté surprenante, presque douloureuse.

S'inclinant, il dit seulement quelques mots, mais il embrassa la main de Maman avec une politesse et un sérieux profonds. A l'égard des enfants, il fut quelque peu réservé. Il leur sourit, mais son sourire leur parut devoir les rendre encore plus timides que son visage immobile.

Ils prirent ensemble la route à travers la prairie, malgré la fraîcheur humide du soir. Maman et son frère allaient bras dessus bras dessous sans se parler. Gaston portait un pardessus sombre, assez large, dont le haut col était relevé. Il avait enfoncé son chapeau de travers sur la tête. Sa marche était élastique, à la fois lourde et légère. Il tenait à la main une longue baguette qu'il venait d'arracher, et il avait ainsi l'air de venir des montages où il aurait gardé les chèvres dans la solitude et plaisanté avec les vaches blanches.

Les enfants se concertaient en cachette sur son âge. Heiner assurait que c'était le frère cadet de Maman et qu'il ne pouvait pas avoir plus de vingt-cinq ans. Renée, par contre, prétendait, avec un sérieux surprenant, qu'il devait être plus âgé et lui donnait trente-trois ou trente-quatre ans.

Maman et l'oncle Gaston s'assirent, pour dîner, aux deux bouts de la table et se trouvèrent ainsi l'un en face de l'autre, tandis que Renée et Heiner, Fridolin et petite Lise étaient assis l'un à côté de l'autre sur les côtés. La table était mise comme pour une fête. Il y avait de bons plats. On avait prié Mlle Constance de dîner dehors. On parlait peu. Tout près de l'oncle Gaston se tenait accroupi le vieux chien Luxi ; sur son poil blanc et usé, l'oncle, distraitement et tendrement, faisait très souvent glisser ses mains élégantes, mais un peu grandes. Les enfants examinaient sans cesse d'un regard concentré et sombre le visage étranger de l'oncle.

Après dîner, l'oncle Gaston et Maman restèrent longtemps assis sous la véranda. Ils ne parlaient pas davantage maintenant. De temps en temps seulement, ils échangeaient quelques mots qui ne semblaient être que des plaisanteries, puisqu'ils riaient fréquemment, mais en silence.

Ils étaient si absorbés par leurs pensées qu'ils ne remarquèrent même pas l'obscurité tomber. Ils n'allumèrent que lorsqu'ils ne purent plus se voir. Ils étaient assis l'un en face de l'autre. « Papa est-il toujours grognon ? » demanda Christiane et elle rit à voix basse, d'une manière étouffée. « Je ne le vois pas souvent, répondit son frère. Chaque fois que je le vois, il ronchonne et trépigne. » Puis, ils ne parlèrent plus de leur père.

Ils se promenèrent dans le jardin nocturne. Les sentiers blancs luisaient dans l'obscurité. On ne pouvait pas ne pas les voir. Parfois seulement les buissons noirs les recouvraient de manière à les masquer çà et là d'ombres profondes. Que pouvaient bien se raconter Christiane et Gaston ? Le questionnerait-elle sur ses aventures dans les grandes villes ? Certainement, il avait vécu la même aventure qu'elle. Seulement d'une autre manière et peut-être plus d'une fois. Il y avait entre eux cette entente silencieuse et mystérieuse qu'il y a uniquement entre frère et sœur. L'un comprenait et savait ce que l'autre avait souffert. Les mots n'étaient point nécessaires. Elle ne mentionnait même pas le nom de Till, et lui, il ne lui parlait point de sa vie. Elle le questionnait seulement sur

des choses pratiques, s'il avait du succès, ce qu'il y avait comme théâtres. Ils se racontaient mutuellement des petites histoires de leur commune jeunesse et ils en riaient.

Il était bon qu'il fût là.

* * *

Vinrent alors ces semaines d'été qui firent régner la lourdeur et la chaleur sur toutes choses. Le regard de Maman se transforma de nouveau. Le vague et le lointain en disparurent enfin. On la voyait souvent se promener au bras de son frère, à la beauté frappante. Mlle Constance et Afra faisaient des remarques sur ce couple distingué. Pour ce qui est de l'origine de Madame, ce n'est pas non plus sur M. Gaston qu'on pouvait se reposer. Le père qu'ils mentionnaient furtivement n'était-il pas un vieux comte, ou un clown, ou bien souffleur au théâtre où Gaston jouait les jeunes premiers ?

Les enfants construisaient des palais dans le sable. Maman s'approcha d'eux en compagnie de l'oncle. Elle leur parla en s'intéressant à eux pour la première fois depuis bien longtemps. « Nous construisons un palais pour Till, conta Heiner, les joues échauffées, pour qu'il puisse y vivre quand il reviendra. Regarde ceci : le palais est plein d'allées souterraines et, au-dessus, il y a des salles de danse tout en marbre. » Maman se baissa pour jeter un coup d'œil sur ce palais souterrain. « Oui, dit-elle simplement, des allées et des salles. »

Elle continuait à se promener au bras de son frère. Un grand calme régnait dans l'air. A présent, elle pouvait même parler de lui. « J'ai peur pour lui, sais-tu, disait-elle tout bas. Son âme est si inquiète et son cœur si vagabond. »

Ils s'arrêtèrent devant le massif d'asters. Christiane se fatiguait très vite en se promenant. Son frère regardait du côté des fleurs, qui étaient d'un jaune et rouge foncés, ou blanches, et s'inclinaient les unes sur les autres. Christiane s'appuyait sur lui. Elle était déjà plus lourde. Aussi se fatiguait-elle d'être debout. « Sera-ce un garçon ? » s'exclama-t-elle brusquement et elle sourit. Son

frère ne retira pas son regard de dessus les fleurs. Il sourit avec elle.

VIII

Dans leurs promenades avec Mlle Constance, les enfants passèrent près du cimetière et ils y entrèrent comme ils se seraient promenés dans n'importe quel autre endroit. Ils ne firent aucune réflexion. Il n'était d'ailleurs pas différent des parcs de la ville. Constance s'y trouvait ennuyée et fière. Ils lisaient les inscriptions tombales d'un air grave et amusé : « Ci-gît en paix Elisabeth Stadele, fille de fermier — Ci-gît en paix Antoine Schallmeyer, maître-boulangier. » C'étaient pour la plupart, des noms drôles et simples, mais ça ne regardait personne. « Ci-gît en paix... » C'était seulement une façon de parler, une sentence, ça n'avait rien à faire avec la mort... Les enfants n'avaient encore jamais vu de cadavre.

Il y avait deux cimetières. L'ancien, dans le village, près du Marché, et, plus loin, en dehors, à la lisière de la forêt, le nouveau. Dans l'ancien cimetière, il n'y avait plus de place. Les enfants le savaient. Il était plein depuis une dizaine d'années. Là, les pierres tombales étaient presque toutes noires et rugueuses. De ces familles, les uns étaient morts et les autres s'en étaient allés dans les villes. Il ne restait plus personne pour s'occuper des tombes. Mais le nouveau était grand et idyllique. Là où on lisait : « Ci-gît en paix un enfant », une fillette ou un petit garçon, il y avait sur les pierres des couronnes de myosotis, ce qui était touchant, mignon et coquet. Il y avait aussi sur les tombes les portraits des disparus. Ainsi, l'on pouvait voir comment était Antoine Schallmeyer, si barbu et si modeste. Et si coquette et si finement vierge Lisbeth Kunz, qui resta fille jusqu'à sa fin bienheureuse.

Autour du cimetière, s'allongeaient les blanches arcades consacrées.

Un matin que les quatre enfants se promenaient en compagnie de leur Fraülen dans le nouveau cimetière parmi les tombes et sous les blanches arcades, ils virent le corps du garçon boulangier.

De loin, ils aperçurent la bière, le drap mortuaire et les nombreuses couronnes. Au dernier moment seulement ils remarquèrent qu'il y avait étendu là un jeune homme blanc entouré de beaucoup de couronnes artificielles. Ils s'arrêtèrent et aucun d'eux n'osa proférer une parole. Mlle Constance elle-même semblait impressionnée.

On avait croisé les mains de cire du jeune homme sur le drap blanc. Il était couvert jusqu'au menton, mais pas assez ; la partie inférieure de son visage était serrée fortement dans un drap blanc jusqu'au nez devenu sévère. Seuls, un front glacé, ses yeux fermés avec une fierté implacable, son nez pointu et distingué reposaient librement au milieu de la laideur des couronnes.

Mlle Constance, interdite et d'une voix inaccoutumée, disait : « Celui-ci on l'enterre cet après-midi. » Renée fut la première, mais avec peur et rudesse, à demander : « Mais qui est-ce ? Qui est-ce que c'était ? » Mlle Constance savait naturellement donner les renseignements. Il lui était agréable de pouvoir parler. « C'est le garçon boulanger Friedel Müller. Il s'est noyé avant-hier soir en nageant. Il s'était baigné après diner dans la rivière. Il devait sûrement avoir trop mangé et c'est pour cela qu'une attaque l'a terrassé, dit-elle, incertaine et presque suppliante. Mais venez donc pourquoi restez-vous ainsi ? »

Les enfants ne bougeaient pas. Tous les quatre, ils regardaient fixement ce visage inconnu, enveloppé. « Pourquoi lui ont-ils bandé la bouche ? » demanda Renée qui attendit gravement la réponse. Mlle Constance était aimable, même humble comme elle ne le fût jamais. « Oui, oui, dit-elle vivement, oui, oui, c'est peut-être parceque sa bouche est ouverte, puisqu'il s'est noyé. »

Heiner se mit subitement à trembler de tout son corps. Naturellement, c'était ça : sa bouche était ouverte. Sous le drap blanc, il le savait bien, se cachait une bouche noire et plaintive. Les yeux de Heiner fixaient profondément le visage du garçon boulanger, comme jamais encore ils n'avaient fixé visage humain. A force de regarder, ses yeux s'étaient transformés. Ils étaient devenus plus durs, d'une dureté bleue, entêtée et rêveuse. Il serrait tellement les dents que deux muscles apparurent sur son visage et

le rendirent plus mâle. Tout son corps tremblait de peur, mais il se tenait là devant le cadavre avec un visage nouveau et sévère qu'il ne devait avoir que beaucoup plus tard.

Le regard de Renée reposait tout entier et sombre sur la face de cire. Fridolin paraissait grave et intéressé comme si on lui avait montré une curiosité horrible et belle, un jour de foire multicolore et grotesque dont il ne pouvait plus maintenant détacher son regard.

Mlle Constance les supplia encore une fois, « Mais venez donc. Vous l'avez assez vu maintenant. » Alors, les yeux des enfants se détournèrent de ce visage qui les attirait et ils rentrèrent silencieusement à la maison.

*
*
*

Mais, le soir, Heiner fut longtemps avant de pouvoir s'endormir. Il y avait en lui une peur terrible et inquiétante, qu'il n'avait jamais connue auparavant. Ce n'était pas la peur des fantômes comme dans les nuits d'hiver, peur superficielle et sans importance. Cette fois, c'était la peur devant la mort. Pis que ça encore : c'était cette peur horrible et continue de savoir que toute vie aboutit à la mort. Il en était ainsi de ses mains, de son visage et de son corps. Quand il fermait les yeux, le visage du garçon boulanger apparaissait au dessus de lui, mais cette fois sans bandages. La bouche noire était grande ouverte et riait. Douloureusement béante, gémissante et plaintive, elle était suspendue au-dessus de son lit. Heiner demandait en sanglotant au visage glacé qui était au-dessus de lui. « Dis-moi, dois-je mourir aussi. » Et la bouche, grande ouverte pour l'éternité, lui répondait : « Ce peut-être cette nuit. » Alors Heiner criait désespérément dans son lit.

Maman était assise tendrement à côté de lui et lui caressait la main pour le calmer. Et il se mit à pleurer. « On peut mourir tous les jours, disait-il à Maman, confus et gémissant. Nous tous. Alors peut-être que d'ici peu il n'y aura plus d'hommes. »

Mais Maman assise lourdement sur la chaise à côté de lui, lui répondit avec calme : « Mais il y en a toujours de

nouveaux qui naissent. » Elle s'inclina sur son fils qui pleurait et, tout à coup, son visage calme se mouilla aussi de larmes. Elle répéta encore une fois à voix plus basse en frissonnant devant le mystère :

« Mais il y en a toujours de nouveaux qui naissent. »

* *

Le lendemain Gaston dit à sa sœur qu'il partait le jour suivant.

IX

Peu de temps après que la voiture eût quitté le jardin avec Maman et son frère si beau, les enfants eurent l'idée de jouer au mariage. Depuis longtemps, ils n'avaient pris un jeu tellement au sérieux.

Comme tous les quatre étaient couchés dans l'herbe, ne sachant trop quoi se dire, attendant paresseusement que viennent les choses et les aventures fantastiques qui pouvaient les secouer, Heiner s'écria tout à coup : « Aujourd'hui, je veux épouser Renée. »

Personne ne rit. Renée baissait les yeux avec un sérieux profond. « Mais je n'ai pas encore donné mon consentement » dit-elle rudement. Mais Heiner savait rire avec sympathie. « Mais tu ne diras pas non ? » répliqua-t-il affectueusement. Tu n'as pas d'autre prétendant ? » A cela, Renée ne sut naturellement rien objecter. « Puisque je crois que Maman aussi s'est mariée encore une fois maintenant » dit, après un silence, Heiner, confus et à voix basse et en s'inclinant plus profondément sur l'herbe avec laquelle il jouait. Ils approuvèrent de la tête, même petite Lise, avec une incompréhension crédule dans les yeux.

La fête devait avoir lieu dans un grand quart d'heure et on préparait soigneusement tout pour la cérémonie.

Petite Lise était demoiselle d'honneur et devait se charger en même temps du diner qu'on rêvait plantureux. Elle arriva à se faire donner par Afra de la pâte blanche qu'elle pétrit joliment en la répartissant sur de petites assiettes de verre. Elle coupa des pommes en jolies tranches, fendit des petits pains et les mit au milieu. Tout

cela faisait un ensemble rare et appétissant. Que pouvait représenter Fridolin, si ce n'est le curé ?... Malicieux et pieux comme le Grand Inquisiteur, il s'était enveloppé dans son waterproof noir. Il se fit un crucifix de branches et c'est ainsi que, se tenant debout sur le tabouret de la cuisine, pieds nus et étrange il attendit ses victimes à l'autel. Mais Renée s'habillait encore. Elle avait décidé, en cachette de Mlle Constance, de mettre sa robe de dimanche en linon blanc. Elle portait maladroitement dans les cheveux un grand aster rouge, et ainsi parée elle s'avança à travers le sentier du jardin. Mais elle ne s'était pas peignée : elle était une petite mariée toute ébouriffée. Son regard noir et ses mouvements gauches ne savaient rien de sa propre grâce.

Heiner, le fiancé, courût à sa rencontre, tout rayonnant. Ses yeux luisaient, sa bouche était sérieuse et d'un grand geste il lui offrit le bras. Ils se dirigèrent lentement vers l'autel. Dans sa dignité grise et bonasse, le vieux Luxi se traînait derrière eux, et petite Lise venait ensuite, portant le diner de cérémonie, multicolore comme des ornements d'église.

Ils se tenaient en face du prêtre, les yeux en extase, fixés sur lui. Celui-ci, enveloppé mystérieusement dans sa cape, brandissait le méchant crucifix et ils les conjurait de répondre. « Voulez-vous vraiment vous marier ? Savez-vous que les nains vous grifferont quand vous serez infidèles ? Savez-vous que le bourreau vous torturera ? Vous serez-vous toujours et éternellement fidèles ? Mille ans ? Cent mille ans ? Infini pox ans ? »

Heiner et Renée répondirent tout bas la tête baissée : « Oui. »

Ils étaient si recueillis, si pris par la cérémonie qu'ils n'entendirent pas Maman s'approcher. Elle se tenait toute seule dans les broussailles, derrière leur dos, les yeux encore humides de la séparation douloureuse. Tout d'abord, elle sourit de ce jeu grave des enfants, de la bénédiction grotesque du prêtre et du touchant recueillement du couple. Mais peu après son rire s'effaça et son visage demeura profondément sévère.

Il lui semblait n'avoir encore jamais vu ses enfants

ainsi, n'avoir encore jamais vu ainsi leurs visages. En une seconde elle vit si distinctement tout l'avenir de ses enfants que cela l'effraya presque. Les voici maintenant tous, l'un près de l'autre, se promettant fidélité pour toujours. Ils jurèrent de ne jamais se quitter, comme s'ils eussent déjà su que plus tard l'un pouvait avoir besoin de l'autre.

Les voici maintenant qui jouent encore fièrement entre eux, en croyant qu'ils pourront toujours rester ainsi l'un près de l'autre. Mais, dehors, la vie les attendait. Ils ne lui échapperaient pas. Elle serait peut-être plus dure que jamais et il était grand besoin qu'ils apprissent à s'accommoder avec elle. La vie les surprendrait encore à moitié enfants. De prime abord, elle ne leur épargnerait rien. Elle se ruerait sur eux avec une joie, des dangers, des deuils gigantesques. Au début, ils pourraient croire que cela aussi était jeu et amusement comme tout l'avait été jusqu'à ce jour. Mais bientôt ils se rendraient compte tous quatre que la vie est sérieuse, mortellement sérieuse, quoique se présentant d'une manière amusante et pathétique.

Mais la mère savait qu'ils tiendraient bon. La mère savait qu'ils seraient courageux, tout en étant assaillis, au milieu de toutes les difficultés, par les dangers multiples et profondément enchevêtrés, mais qu'à la fin ils seraient assez dégagés pour se libérer.

Que seraient ses enfants dans quinze courtes années ? Christiane les voyait tous devant elle.

Renée, avec sa lourde chevelure sous le poids de laquelle sa tête se courbait, toujours aussi timide encore, sauvage, renfermée, comptant énergiquement sur elle, d'une gaîté, distante, indépendante, seule, mais vaincue déjà à plusieurs reprises et d'une faiblesse pleine de dévouement. C'est ce qu'annonçaient ses yeux sombres et sa belle bouche qui était devenue tellement plus tendre.

Du regard de Heiner, le rayonnement avait maintenant disparu ou peut-être s'était caché sous de nombreux voiles. Mais son front était resté pur. Sur son visage innocent pendaient les cheveux déjà mats et ternis. Ça c'était la bouche de sa mère : elle-même la reconnaissait à nouveau dans le visage de ce futur jeune homme. Sa

bouche magnifique à laquelle le mari en extase avait voué son culte. Mais n'était-elle pas chez le fils d'une tendresse encore plus dangereuse ? Cette bouche ne s'interdisait rien à soi ni aux autres. C'était, sous un front d'homme, une bouche de femme qui se donnait sans réserve à la vie. Mais n'était-il pas probable alors qu'il vieillirait et se corromprait bientôt s'il s'offrait tout entier aux baisers excessifs de la vie ? Une certaine inclinaison et une certaine négligence dans la tenue de Heiner inquiétaient et étaient de mauvais augure. Mais pour lui non plus la mère n'avait pas peur.

Voici Fridolin, seul et intelligent, plein d'application et d'un amour propre étrange. Où se dirigeait-il ? Quelle était la hauteur qu'il voulait atteindre ? Il souriait d'un sourire inquiétant en se frottant les mains. Il détournait son visage qui n'avait pas la beauté de celui de sa mère, comme s'il eût eu à cacher beaucoup de plans et de secrets. L'allure disgracieuse, mais touchante, la silhouette trapue et sauvage, il montait, loin de son frère, la route ardue, dans une autre direction, mais en lui faisant signe malicieusement de temps en temps : nous n'ignorons pas notre parenté.

Et maintenant, petite Lise. La mère souriait parcequ'elle voyait petite Lise. Petite Lise était devenue très vite une jeune femme, qui aurait pu le croire ? Savait-on si elle était heureuse ? Aimait-elle son mari ? Ou souffrait-elle de son côté ? Elle ne parlait guère. Mais elle portait de bonne humeur sa destinée plus modeste, tandis que ses frères et sa sœur allaient par des voies si escarpées. Ainsi Christiane serait bientôt grand-mère. Elle voyait déjà jouer dans le sable les enfants sains de petite Lise.

Elle n'avait jamais vu ses enfants de la sorte. Comme ils allaient se développer vite maintenant. Chacun d'eux allait à présent à la rencontre de sa destinée, de ses périls et de son espérance. Devait-elle craindre pour eux ? En ce moment, elle était si imbue de la nécessité de tout ce qui allait leur advenir qu'il n'y avait pas de place en elle pour le souci.

Elle leur tourna le dos et traversa lentement le jardin.

Au cours de ces après-midi de l'été avancé, aucune

feuille ne s'y mouvait. Sur ce banc, elle voulut s'asseoir. Aucun endroit au monde n'aurait pu être plus calme que ce banc.

Cette super-clarté était lourde à supporter. Chaque feuille se tenait immobile dans sa propre vie. Aucune passion ne s'élevait, aucun vent ne soufflait qui pût apporter avec lui le désordre et la complication. La vie, en cet instant, se déroulait devant elle avec une clarté inexorable. Elle voulait être approuvée tell quelle.

Quatre enfants, qu'elle avait mis au monde, grandissaient. Quatre destinées sortaient d'elle et allaient s'accomplir dans leur sens. Et un cinquième enfant grandissait dans son corps. C'était cela.

Il n'y avait pas deux genres de vie comme elle l'avait cru dans la nuit pleine d'ivresse : la vie passive et la vie active. Il y avait seulement la vie qui allait à la rencontre de la mort.

Elle ne le comprendra jamais. Personne encore ne l'avait compris. Elle ne cherchait pas à voir clair, elle ne cherchait pas les sens. Comme ses enfants devraient encore lutter pour sortir vainqueurs, pour sonder les secrets. Elle était assise, là, humble, et sentant seulement que cela arrivait.

Entre temps, les enfants en étaient déjà à leur diner de noce. Petite Lise offrait en s'inclinant la pâte et les tranches de pommes. Le prêtre plein d'aise, savourait. Mais le couple restait intimement enlacé.

X

L'hiver vint. Les sapins se dressaient noirs et glacés devant les prairies blanches. L'étang était gelé et on pouvait luger sur le traîneau grossier d'Afra près des Zwickerbauer.

Mais qu'advenait-il de Maman ? N'était-elle pas devenue, de semaine en semaine, plus étrange.

Avec appréhension, les enfants la voyaient devenir de plus en plus difforme. Déjà, elle faisait péniblement de petits pas, tellement elle était grosse maintenant. Mangeait-elle à ce point pour gonfler et se transformer ainsi ? Son visage semblait fatigué, mais en même temps heureux.

Douloureusement et étrangement contente, elle souriait. Qui pouvait y voir clair ? Elle restait souvent des journées entières dans sa chambre. Assise, grosse et inactive devant la fenêtre, elle marmonnait des mélodies tandis que son regard se perdait dans le vague. Les yeux étaient devenus plus beaux que jamais et les enfants éprouvaient presque pour leur mère génée cette tendresse confuse qu'ils ne voulaient s'avouer que le soir dans leur lit.

De temps en temps apparaissait le Docteur Beermann qu'ils connaissaient bien. Il les avait plusieurs fois consultés quand ils étaient enrhumés ou avaient la fièvre. Il montait et descendait l'escalier, sa moustache noire bien brossée et se lavait, en riant, les mains qui laissaient une odeur fraîche et mâle. Il se courbait vers les enfants au point que le sang lui montait au visage et que la veine du front se gonflait et, d'une voix basse leur disait : « Oui, oui. Maman a le ver solitaire. » Mais les enfants ne le croyaient point.

Mlle Constance traitait Maman avec complaisance, mais d'un air froissé. Elle manifestait parfois qu'on ne devait pas rester dans une telle maison quand on était une dame respectable. Elle était pleine de pitié et presque sentimentale à l'égard des enfants sans que ceux-ci comprissent pourquoi. « Pauvre créature ! » disait-elle avec mépris, mais indulgence, et elle n'interrompait plus si souvent leurs jeux. La cuisinière Afra était devenue elle aussi inexplicable. Elle avait pris une façon de parler bizarre. Elle se tenait souvent près de Mlle Constance en chuchotant.

Le soir, quand les enfants étaient réunis dans leur chambre de jeux, ils se rendaient bien compte qu'il se passait quelque chose de grand dans leur voisinage. S'ils avaient su seulement ce que c'était. Cela leur paraissait inquiétant, mais il leur semblait quand même que cela devait être quelque chose de beau, malgré la pitié indulgente de Mlle Constanc et les plaisanteries douteuses de la cuisinière.

Maman apparaissait alors dans l'encadrement de la porte et les quatre paires d'yeux se fixaient sombrement sur elle. « De quoi parlez-vous ? » demandait Maman avec ce sourire à la fois douloureux et heureux qui se

posait ces jours-là sur son visage. Elle savait si bien de quoi les enfants parlaient.

Une nuit, le bruit surgit. Les enfants l'entendirent à demi dans leur sommeil, et, au fond, ils l'attendaient depuis bien longtemps. Ce qui se préparait depuis si longtemps en silence allait donc éclater et se faire jour ? Ne sonnait-on pas ? N'entendait-on pas rouler des voitures ? Il leur semblait même entendre des cris et des plaintes.

Quand, le matin, ils entrèrent dans la salle à manger, ils y virent, assise, une dame étrangère, âgée, vêtue en infirmière qui prenait tranquillement son café. « Ah ! ah ! se sont les petits, dit-elle gaiement. Savez-vous déjà que vous avez une nouvelle sœur ? »

Les enfants ne comprirent pas tout d'abord ce qu'elle voulait dire. Ils devinrent pâles. Fridolin croyait qu'enfin la sorcière était apparue pour de bon. La vieille dame riait méchamment de cet effroi des enfants.

Mais le docteur Beermann se joignit à eux, robuste et de bonne humeur. « Eh bien ! dame cigogne est venue, annonça-t-il d'une voix sonore en battant des mains. Elle a mordu Maman à la jambe, mais en échange, elle a apporté une belle petite sœur. »

Les enfants se pressaient l'un contre l'autre et petite Lise se mit brusquement à pleurer. Heiner dit seulement : « Oui, oui, mais serons nous cinq maintenant ? » et il souriait péniblement. Mais ce n'est pas cela qui les effrayait. Leur ébranlement et leur peur incompréhensibles venaient du plus profond de leur être.

Mlle Constance apparut de mauvaise humeur et l'air offensé. « Oui, oui, la cigogne est passé par la maison, remarqua-t-elle aussi furtivement et avec mécontentement. Venez voir ce qu'elle vous a apporté. » Et le docteur Beermann ajoutait à voix basse avec un regard oblique : « Ça été un accouchement bien dangereux. »

Les enfants se tenaient debout au seuil de la chambre à coucher. Maman souriait toute blanche dans son lit blanc. Le docteur Beermann riait d'aise. « Mais entrez donc, mes petits » leur disait-il en riant.

Ils s'approchèrent, les yeux écarquillés. Renée marchait

devant avec un regard méfiant. Maman leur tendit sa belle main, mais elle semblait trop faible encore pour lever la tête. Elle était couchée languissamment, comme si elle ne devait plus jamais avoir la force de se mouvoir et de se lever.

Près du lit, reposait dans son berceau le petit être pour lequel elle avait tant souffert. Les enfants se baissèrent avec dévotion sur lui pour regarder, muets, sa petite bouche qui criait et qui n'avait pas de dents et les tout petits poings rouges qu'il serrait. Heiner fut le premier à caresser prudemment les menottes crispées. Fridolin avait l'air intéressé et sombre. Petite Lise semblait avoir encore peur et elle se retira silencieusement. Mais Renée regarda la petite sœur avec des yeux comme on ne lui en avait encore jamais vus. Son visage, qu'elle tenait incliné sur le berceau, s'était transformé brusquement. Elle était devenue plus douce et plus féminine en face du nouveau-né.

« Mais sachez-le bien, disait en plaisantant le docteur Beermann qui se lavait les mains, pas un chat ne s'occupera plus de vous. C'est la petite qui est maintenant la favorite. »

Mais les enfants ne partagèrent point son rire.

Les yeux de Heiner prirent brusquement cette dureté bleue qu'ils avaient eue une fois seulement. Le sourire tendre et étonné avec lequel il se penchait de plus en plus sur la petite sœur contrastait avec ce regard obstiné dans les yeux.

Renée, tout à coup, fixa les yeux sur le masque mortuaire du père qui rayonnait dans sa blancheur devant le panneau de velours noir au-dessus du lit de l'accouchée. Le visage du père restait immuable. Son front sévère et rêveur était calme comme toujours. Dans son regard, il n'y avait pas ombre de reproche et pas trace de tristesse. Jamais encore Renée n'avait su qu'elle aimait si démesurément le visage de son père.

Ses yeux retournèrent à sa mère et, pour la première fois, ils rencontrèrent les siens. Ce fut pour la première fois que leurs yeux se comprirent.

La Mère baissa de nouveau la tête, se pencha sur l'enfant et sourit avec lassitude, les yeux clos de bonheur.

Penchée sur le berceau, elle dit tout bas comme si elle eût confié un secret à l'enfant : « Mais cette fois, j'aurais presque pu mourir. »

FIN

KLAUS MANN.

Traduit de l'allemand par SARITA MANOVA.